

MES DEUX AMOURS

Parfois des parents détestent l'un de leurs enfants sans vraiment savoir pourquoi, le courant n'est jamais passé entre eux.

Peut-être que cette naissance n'était pas désirée ou qu'il n'était pas du sexe qu'ils espéraient si bien qu'en devenant adulte, ces enfants se sentant de plus en plus rejetés quittent la maison familiale pour ne plus jamais y revenir.

Des années plus tard, ces parents se rendant compte de leur erreur essaient de renouveler des liens mais il est parfois difficile pour cet enfant de recoller les morceaux qu'ils avaient cassés en les rejetant.

Nous avons vu le jour, ma sœur, mon petit-frère et moi dans une vieille baraque en bois pleine de trous en pleine campagne au milieu de nulle part dans laquelle il n'y avait aucune commodité même pas l'électricité.

Quant à l'eau, il fallait aller la chercher à une source naturelle pas très éloignée de notre domicile. Lorsque je suis rentré dans ma sixième année, j'étais toujours désigné pour la corvée d'eau.

Si je refusais disant que c'était au tour de ma sœur car mon frère était encore trop petit, mes parents me répondaient avec des gifles. Je me demandais pourquoi il ne m'aimait pas.

J'ai appris plus tard que ma sœur avait vu le jour quelques mois après leur union, elle était donc une enfant de l'amour. Mon petit frère a vu le jour quelques années après moi, il était donc un enfant désiré. Quant à moi, pour mon plus grand malheur, je suis venu au monde au mauvais moment dans les années mille neuf cent quarante sept où dans cette campagne une grande misère s'était installée.

Je suis donc arrivé accidentellement et j'étais une bouche de plus à nourrir et ils n'en n'avaient pas les moyens.

Je pense qu'à cette époque si la pilule aurait été mise au point je n'aurais pas vu le jour bien qu'il devait

exister d'autres moyens de contraception qu'ils devaient sans doute ignorer.

J'ai vécu dans cet endroit quelques années. De temps en temps je prenais des gifles mais je m'étais habitué. Je me disais cela leur passera bien un jour.

Lorsque je serais grand je partirais de cette baraque ou encore lorsque je deviendrais adulte ce sera à mon tour de leur mettre des gifles comme cela ils comprendront.

Mes parents travaillaient pour un petit fermier qu'il leur versait à peine de quoi les nourrir mais ils n'avaient aucune possibilité de faire autre chose car dans ces campagnes il n'y avait pas beaucoup de travail .

Ils décidèrent de quitter cet endroit pour la ville où le travail serait moins pénible et les salaires plus élevés.

J'avais une douzaine d'années lorsque je suis arrivé dans ce quartier de la région parisienne.

Je me suis retrouvé dans une autre baraque en bois mais plus moderne, nous avions l'électricité, pas de trous et nous n'étions plus isolé car il y avait de nombreux pauvres qui vivaient autour de nous dans les mêmes conditions.

Quant à l'eau, il fallait aller la chercher à une fontaine municipale à trois cents mètres de chez nous et les commodités c'était toujours la cabane dans le jardin .

Mes parents pensaient construire par la suite une vraie maison. Bien sûr j'étais toujours désigné pour la corvée d'eau mais de faire des aller-venus à la fontaine ce n'était rien, le plus difficile pour moi c'était le jour de Noël car tous les enfants du quartier sortaient dans la rue avec des jouets. Certains disaient moi j'ai eu l'habit de Zorro, l'autre de Davy Crockett et s'amusaient tous entre eux avec des pistolets à amorces. Moi qui n'avais rien, j'évitais de sortir ce jour-là.

A cette époque, les éboueurs ne passaient pas mais il y avait une décharge publique où les familles allaient déposer leurs déchets qu'on enlevait de temps en temps.

Deux ou trois jours après la fête de Noël, je m'y rendais où je retrouvais les pistolets à amorces de mes petits voisins à moitié cassés, je les ramassais et en cachette je m'amusais avec.

Une fois par an j'avais tout de même droit à un verre de limonade et à deux, trois carrés de chocolat. En me les donnant, la seule que l'on me disait « tu vois ce que nous faisons pour toi ! ce ne sont pas tous les enfants qui ont la chance d'avoir des parents tels que nous ».

Lorsque j'ai pu me le permettre, la première chose que j'ai faite c'est de me rendre à l'épicerie acheter trois litres de limonade et quelques tablettes de chocolat.

Cette limonade n'a jamais coupé ma soif car des années plus tard j'en achète toujours. Quant au chocolat, j'ai eu le droit à une bonne crise de foie et j'en mange encore. Peut-être que ces deux choses m'ont manqué dans mon enfance. Je sais que mon frère et ma sœur n'ont jamais eu ce problème car ils en avaient souvent en cachette lorsque je n'étais pas à la maison. Même s'ils ne m'en ont jamais parlé, je l'ai toujours su mais comment leur en vouloir. Ils auraient pu m'en garder un peu et me le donner hors la vue de nos parents.

Mon père a réussi à trouver un bon travail dans une petite usine.

Maintenant presque tous les soirs, il prenait l'apéritif avec ses nouveaux amis, chose qu'il n'avait jamais fait dans notre campagne.

Un soir il rentra en marchant de travers, nous nous sommes tous mis à rire et nous l'avons aidé à se coucher.

Deux jours plus tard, il est rentré dans le même état.

Je lui dis en riant :

- Tu as fait quatre ans en mai (les anciens de la campagne disait cela à ceux qui étaient ivres).

Cela ne lui a pas plu, il m'attrapa par un bras, enleva son ceinturon et s'est acharné sur moi.

Il m'avait déjà donné des gifles mais jamais il m'avait tapé comme cela, c'était la première fois.

Le lendemain ma mère me dit :

- Ton père est gentil lorsque tu le verras rentrer dans cet état, évites de lui faire des remarques.

Car elle se rendait compte que les punitions seraient plus sévères mais à présent il rentrait dans cet état presque tous les soirs et attendait que je lui dise quelque chose.

A peine j'ouvrais la bouche même pour demander un peu d'eau ou du pain, il m'attrapait et j'avais le droit au ceinturon.

Lorsqu'il était énervé à cause de l'alcool, il devait se défouler sur quelqu'un et je suis devenu son souffre-douleur.

Maintenant je m'asseyais près de la porte d'entrée et lorsqu'il se levait pour me choper, je me sauvais rapidement dehors et je ne rentrais jusqu'au moment où je l'entendais ronfler mais il a fini par s'en rendre compte et refermait la porte à clef et interdisait aux autres d'ouvrir.

Comme tout le monde le craignait, ils s'exécutaient. Je passais donc parfois des nuits dehors et je rentrais lorsqu'il partait travailler.

Durant l'été, cela ne me dérangeait pas et pendant la période d'hiver j'avais trouvé une solution. Dans la maison en construction, je me réfugiais dans la cave dotée d'une petite fenêtre où il faisait bon et qui fermait de l'intérieur que j'avais trafiqué mais une personne de ma famille qui m'avait vu y entrer, a été me dénoncer si bien qu'il la mura.

Cette nuit, il faisait très froid, comme d'habitude j'étais encore dehors. Une femme d'un certain âge habitant dans une vieille baraque près de nous regardait par sa fenêtre et en me voyant elle me dit :

- Tu es encore dehors mon pauvre garçon, viens chez moi.

Il y avait un bon feu dans un poêle à bois, elle marchait au vin rouge et à la cigarette.

- J'ai fait de la soupe, tu vas en manger une bonne assiette.

Elle me fit boire deux verres de vin et fumer une cigarette. Je n'étais plus dans mon état normal car je n'avais pas l'habitude de boire ni de fumer.

- Viens te coucher sur ce matelas !

Qu'elle posât à même le sol et me tendit une couverture.

Je me suis retrouvé quelquefois chez elle.

Puis un matin des personnes sont venues la chercher.

En partant elle me dit :

- Je vais à l'hôpital pour me faire soigner et je serais vite de retour.

Mais elle n'est jamais revenue.

Quelques jours plus tard, ces mêmes personnes ont vidé sa vieille baraque et l'ont mis en vente.

Pour moi c'était terminé les nuits d'hiver au chaud mais j'ai réussi une autre solution.

Dans la maison en construction de mes parents, il y avait un vide sanitaire. Sans me faire repérer par qui que ce soit dans un endroit discret j'ai creusé un trou afin que je puisse m'y installer et j'y passais mes nuits à l'abri des intempéries et c'était déjà une très bonne chose.

Dans mon nouveau quartier, j'étais un intru pour les jeunes de mon âge qui avaient formé une bande de petits loubards qui imposaient leur loi.

Lorsque je me rendais à la fontaine les premiers temps, ils me coinçaient dans un endroit en me bousculant et en disant :

- Tu es nouveau par ici, tu devras faire tout ce que l'on te dira sinon gare à toi !

Je n'étais pas un bagarreur mais je refusais de les écouter si bien qu'ils me donnaient quelques coups. J'essayais de me défendre et de leur montrer que je n'avais pas peur d'eux mais que pouvais-je bien faire ?

Les dénoncer à qui ? la plupart d'entre eux fréquentait la même école que moi et si je les aurais mouchardés pendant la récréation, cela aurait été ma fête.

Ils étaient aussi protégés par nos professeurs car leurs parents allaient souvent les rencontrer en leur apportant des cadeaux. Quant aux miens jamais ils ne l'ont fait car ils ne s'occupaient pas de moi, tant que j'allais à l'école même si je n'apprenais rien, pour eux mon avenir était déjà tracé. Plus tard, je deviendrais manœuvre sur des chantiers où je passerais ma vie en exerçant un métier pénible et sous-payé....

Par contre, mon frère et ma sœur étaient scolarisés dans une autre école et apprenaient beaucoup plus par rapport à moi.

De ce fait, je n'ai jamais parlé à personne de ces gamins dont j'étais devenu leur souffre-douleur.

Jusqu'au jour où ils ont appris, je ne saurais jamais comment, ce que mes parents me faisaient subir.

Un matin ils m'ont tous entouré, je pensais qu'ils allaient se déchaîner sur moi, que Gérard (j'ai toujours son prénom en tête) qui était le chef me dit :

- Nous avons appris comment tu es traité par ta famille, excuses-nous de t'avoir fait tout ce mal. Pouvons-nous faire quelque chose pour toi ?
- Non, juste me laisser tranquille.
- Veux-tu rentrer dans notre bande ?
- Non merci, je veux juste devenir copain avec vous, rien de plus.

Depuis ce jour, plus aucun d'eux ne m'a agressé.

Mais ma plus grosse correction je m'en souviendrais toute ma vie, un matin où mon père était de repos alors que je jouais sur un tas de sable devant la maison, il me dit :

- Qu'est-ce que tu prends de faire tous ces trous dans le sable ?
- Je m'amuse, rien de plus.
- Tu fais encore des conneries comme d'habitude.